

# LE DEVOIR

Libre de penser

## Des médias en art

Visite guidée à travers les oeuvres «médiatiques» de BNL MTL



Photo: Photo tirée du site de l'artiste Un nu des 400 Nudes de Jillian Mayer (2014)

Encore des filles en série, *400 Nudes* pour être précis, selon ce qu'annonce l'oeuvre toute récente de **Jillian Mayer**. La Floridienne de 30 ans a patiemment sélectionné sur le Web des égoportraits de femmes dénudées. Elle a ensuite recréé elle-même les poses lascives pour pouvoir remplacer tous les visages originaux par le sien. Les images ont été re-téléchargées sur différentes plateformes en ligne, avec l'espoir de les rendre virales.

La Biennale de Montréal expose une version en cartes postales à emporter. Le présentoir bien en vue occupe un mur de la rotonde du Musée d'art contemporain (MAC). Un avertissement inutile prévient que ces images à la vue de tous peuvent choquer.

Avant de présenter les *400 Nudes* à son groupe de visiteurs, mercredi après-midi, la jeune guide éducatrice Marie-Laure Robitaille a interrogé les cégépiens du Vieux-Montréal sur leur âge. Dix-huit, dix-neuf ans ? « *D'accord, vous êtes donc de la génération qui a toujours connu Internet et les cellulaires* », a-t-elle enchaîné, en expliquant qu'elle-même, malgré son évidente jeunesse, avait un peu connu la préhistoire sans réseau des réseaux. « *Et d'après vous, quels problèmes l'artiste a-t-elle voulu aborder ?* »

---

Les étudiantes du groupe ont mordu. Une première a répondu « *l'intimité* ». Une autre a remarqué que Jillian Mayer n'avait choisi que des femmes. Une troisième a proposé : « *On se sent nu sans la technologie.* »

La guide en a rajouté sur l'anonymat en ligne, le voyeurisme, la sécurité des renseignements personnels. « *Ce que vous mettez en ligne y restera à jamais. On comprend que ces images devaient normalement être réservées aux copains de ces femmes. Ces ex ont ensuite diffusé les photos sur Internet, par vengeance. Ce phénomène dit de la revenge porn a ses sites spécialisés.* »

#### Source/destination

Le phénomène inspire donc aussi des oeuvres surchargées de questionnements au sujet des grandes mutations de notre époque façonnées par les technologies de communication, les nouveaux médias, la dématérialisation. La Biennale (BNL MTL 2014) en propose tout plein, comme en sous-thème de la proposition globale autour de *L'avenir (looking forward)*.

« *Évidemment, quand on est en arts actuels, on se retrouve dans le quotidien partagé, commente Sylvie Fortin, directrice générale et artistique de la BNL MTL 2014 rencontrée au MAC, alors que Mme Robitaille et son groupe poursuivaient la visite.*

*Dans ce contexte, tous les médias, les traditionnels comme les nouveaux, occupent une place très grande, à la fois comme source d'inspiration et comme destination. Plusieurs artistes agissent carrément dans le champ des médias. Et c'est tout à fait normal : être au monde, maintenant, c'est forcément être confronté aux médias et aux moyens de communication qui occupent une place centrale dans nos vies.* »

Deux tendances de fond se dégagent donc par rapport au contenant et au contenu, soit l'utilisation des nouveaux médias pour la production (la vidéo, les projecteurs, la numérisation, etc.), soit le questionnement de la place de ces nouvelles technologies dans la vie contemporaine.

Sylvie Fortin propose l'exemple d'**Andrea Bowers**. Son oeuvre *Courtroom Drawings* (2014), composée de dessins au graphite sur papier, reproduit les textos échangés par les protagonistes d'un viol collectif commis à Steubenville, en Ohio, en 2012. Les microtextes recomposés par la police scientifique après que les violeurs eurent pensé les avoir effacés ont été dévoilés au procès l'an dernier. Ils flottent maintenant au musée, désincarnés, éthérés, sur un fond bleuté.

« *C'est la première fois que les textos étaient admis comme preuve en cours, explique la commissaire. Comme les images de Jillian Mayer, ils mettent en question la notion de vérité liée aux images. [...] Ce que l'art fait — enfin j'espère que l'art présenté dans cette exposition le fait —, ce que l'art tente, c'est de nous présenter une autre manière de voir le monde tout en remettant en question les rapports au monde proposés par la technologie ou les médias.* »

#### Critique/témoin

Le spectre d'Andy Warhol et des années 1960 hante cet univers, le nôtre. Au fond, la grande cassure qui nous définit encore vient de là. La figure tutélaire se concentre dans l'oeuvre *End of Empire* (2011), une sculpture cinétique de **Simone Jones et Lance Winn** qui recrée et anime le plan statique de l'Empire State Building filmé par Warhol en 1964 pendant huit heures. L'oeuvre référentielle, créée au dixième anniversaire des attaques du 11-Septembre, finit par évoquer les tours disparues de New York.

La question critique semble ainsi devenir centrale dans cette sélection d'un art, sinon engagé, à tout le moins volontairement ancré dans le commentaire sociopolitique. À la limite, les artistes travaillent quasiment comme des journalistes, avec un supplément d'âme esthétique. On pourrait même classer leurs productions utilisant les médias en fonction des sections d'un bon vieux journal : telle oeuvre en économie, telle autre en relations internationales, telle autre pour la section culturelle.

La méga-installation du Néo-Zélandais **Simon Denny** *All You Need Is Data* se déploie sur 90 « tableaux » inspirés du congrès 2012 éponyme organisé par Digital-Life-Design, un réseau mondial de décideurs qui propose et teste des « *possibilités d'expériences et de produits futurs* ». L'installation labyrinthique, fragile et criarde, rappelle comment les élites technopostindustrielles voient et façonnent le monde avec des phrases qui claquent comme des mots d'ordre commerciaux ou des slogans publicitaires. Du genre : « *Social media gives people an identity.* »

Pour la produire, Denny s'est fait inviter comme artiste en résidence à Munich. Les tableaux synthétisent les ateliers auxquels il a assisté. Le tout compose une sorte de journal de bord de l'expérience vécue, avec les faits rapportés fidèlement, comme le ferait tout bon reporter.

---

« Cette tendance aux oeuvres artisticojournalistiques remonte à très loin, note la commissaire. Goya sur la guerre, c'était déjà ça. L'art contemporain, peu importe à quelle époque, doit témoigner de son temps, des réalités, des luttes de pouvoir, etc. Mais pour moi, il ne faut pas parler de critique. Je préfère conserver ce terme pour une utilisation bien précise. Si trop d'art, ou presque, est décrit comme critique, il nous manque un mot pour décrire l'oeuvre qui l'est vraiment. Je préfère parler de témoignages. Plusieurs artistes de cette exposition témoignent de la réalité du monde. »

Des ordures de plus...

Très bien. Alors, le Suisse **Thomas Hirschhorn** témoigne féroce et crûment de la réalité des incessantes diffusions d'images cruelles par les médias. Son installation vidéo silencieuse *Touching Reality* (2012) dure un peu moins de 5 minutes. Une main féminine sélectionne et agrandit des images fixes sur une tablette électronique. C'est *La Presse +*, si l'on veut, mais en version *gore*.

Le florilège des horreurs, glanées surtout sur le Web, montre des scènes épouvantables, insupportables, « des ordures de plus sur le tas des objets de consommation de masse et du sensationnalisme », dit le texte de présentation.

« Ces images témoignent de l'éclatement de la médiasphère, ajoute la directrice Fortin. La télé ou les journaux n'ont plus le contrôle exclusif des images. Ils se retrouvent même à la remorque de ce qui se passe ailleurs, sur d'autres plateformes. Thomas Hirschhorn vient nous demander ce que font les médias et les citoyens de ces images horribles que l'on retrouve partout alors qu'il y a une décennie à peine on croyait encore que les images pouvaient changer le monde. »

La désensibilisation a donc remplacé la sensibilisation. Cette fois, Marie-Laure Robitaille a averti que les âmes sensibles devaient s'abstenir de se confronter à cette oeuvre. Elle-même n'est pas retournée dans la salle de projection...

